



Cet ouvrage de Paul Pandolfi, professeur émérite à l'Université Paul Valéry-Montpellier III, est consacré à la conquête coloniale du Sahara. Spécialiste reconnu des Touaregs, tant sur le plan ethnologique qu'historique, il reprend le dossier de cette curieuse épopée française au cœur du désert africain, durant la III<sup>e</sup> République.

La France qui a perdu la guerre en 1870, et l'Alsace-Lorraine, a du mal à se relever de cette humiliation. Elle cherche un moyen de réaffirmer sa puissance et cette période de compétition coloniale lui en offre l'opportunité. L'année 1885, qui marque le début de sa progression en Afrique, est aussi celle de la célèbre conférence de Berlin, organisée par le chancelier allemand Otto von Bismarck pour trouver une solution au partage de l'Afrique et « moraliser » la colonisation. Dans ce contexte de concurrence impérialiste entre les grandes puissances, s'ouvre l'épisode de la conquête du Sahara.

En quoi une partie de cette immense étendue de sable pouvait-elle représenter un intérêt stratégique ? La France, qui a colonisé l'Algérie, veut créer une voie pour rejoindre ses possessions en Afrique de l'Ouest. C'est là que se situe cet épisode de la conquête du Sahara que l'auteur réexamine à partir d'une relecture critique des archives officielles et privées des protagonistes. Le récit débute par le rezzou au puits d'Hassi Inifel, le 8 août 1887, perpétré par une tribu de Touaregs contre les troupeaux de chameaux appartenant à des nomades arabes, les Chaamba. En représailles, ces derniers font un certain nombre de prisonniers, qu'ils remettent aux autorités françaises, bien embarrassées de ce « cadeau ». Durant trois ans, ces prisonniers touaregs se retrouvent au centre des préoccupations des militaires et des gouvernants d'Alger : que faire d'eux ? Faut-il les libérer ou les utiliser pour négocier avec les Touaregs ? Pour diverses raisons religieuses et surtout politiques, toutes les tractations avec les tribus touarègues qui craignent de passer sous la domination française échouent et, en 1890, les prisonniers sont relâchés. Il faut mentionner que, durant leur captivité, Émile Masqueray, historien et savant, ainsi que Guy de Maupassant sont venus voir et parler aux « célèbres » prisonniers !

En mars 1890, alors que les prisonniers touaregs n'ont pas été encore libérés, « un envoyé des Kel-Ahaggar [groupe touareg du Hoggar], Abderrahman ben Meklaoui, arrive à El Oued porteur d'une lettre. But officiel de cette démarche : entamer des négociations avec les autorités françaises en vue d'obtenir que les Touaregs puissent accéder aux marchés du Sud algérien désormais sous contrôle français » (p. 101). C'est donc un nouvel épisode de la conquête qui débute. Qui plus est, les Touaregs en font eux-mêmes la demande ! La rencontre se déroule à Biskra, fin avril 1890, entre le général de La Roque, responsable militaire de ces territoires, et Abderrahman ben Meklaoui, soit neuf ans après le massacre de la mission Flatters par les Touaregs Hoggar. Cette rencontre déclenche une polémique. En effet, les autorités françaises ont des doutes sur la sincérité de cet émissaire et de celles des tribus touarègues. Fin 1892, plusieurs entrevues sont organisées avec d'autres émissaires, à Alger. Dans l'ensemble, une atmosphère de suspicion règne dans les deux camps, d'autant plus que les Touaregs savent que les Français veulent s'installer au cœur de leur nation, à In-Salah. Quand la France finit par s'emparer d'In-Salah, cela a pour effet de diviser les Touaregs entre les partisans de la collaboration et ceux de la résistance : « Le 29 décembre 1899, le drapeau français est hissé sur la kasba des Ouled Badjouda à In-Salah. Ce début du xx<sup>e</sup> siècle

voit donc la puissance coloniale s'installer dans ce centre qui, pendant plusieurs décennies, fut le foyer où s'organisait la résistance à l'avancée française dans le Sahara » (p. 125).

Après une provocation des Touaregs, qui les conduit à une cuisante défaite, le porte-parole des Kel-Ahaggar, Mûsa ag Amastan, vient demander la paix en janvier 1904. Au cours de l'entrevue, le capitaine Métois, chef d'annexe d'In-Salah, lui remet des instructions écrites présentant les conditions de la reddition. Cependant, un doute persiste quant à la sincérité de cette soumission. Après bien des débats et divisions internes entre militaires français, et nombre d'échanges diplomatiques avec les Touaregs, le véritable acte de soumission de ces derniers a finalement lieu à Tamanrasset, le 25 août 1905, notamment lorsque Mûsa ag Amastan est officiellement reconnu *amenûkal* par la France, qui l'impose ainsi à la tête de la confédération Kel-Ahaggar. Entre-temps, en juin 1905, la colonne commandée par Dinaux, le successeur de Métois, avait poussé le père de Foucauld à s'installer au milieu du peuple Kel-Ahaggar pour en étudier la culture.

Dans cet ouvrage, Paul Pandolfi nous propose donc bien plus qu'un autre récit de cette aventure coloniale française à travers le désert. Il s'agit surtout d'une rigoureuse leçon de méthodologie qui prend en compte, derrière les archives officielles et la littérature hagiographique, d'autres sources, telles que les brouillons des rapports officiels corrigés et censurés par leurs auteurs. L'ethnologue note le décalage entre ce que voient et expérimentent les représentants militaires en mission au Sahara et ce que veulent les autorités supérieures de la France, mettant ainsi en évidence les distorsions entre la réalité du terrain et les enjeux géopolitiques qui la dépassent.

En guise de conclusion et comme gardé pour la bonne bouche, Paul Pandolfi cite le père de Foucauld, que les militaires français ont quasiment imposé aux Touaregs : \* « Les indigènes nous reçoivent bien : ce n'est pas sincère, ils cèdent à la nécessité. Combien de temps leur faudra-t-il pour avoir les sentiments qu'ils simulent ? Peut-être ne les auront-ils jamais. S'ils les ont un jour, ce sera le jour qu'ils deviendront chrétiens. Sauront-ils séparer entre les soldats et les prêtres, voir en nous des serviteurs de Dieu, ministres de paix et de charité, frères universels ? Je ne sais » (cité p. 198).

Paul Pandolfi en déduit que : « Devant de telles interrogations, les stéréotypes dans lesquels on enferme souvent le personnage apparaissent bien réducteurs. Exempter Foucauld de tout rapport avec l'avancée coloniale au Sahara tout comme ne voir en lui qu'un alibi spirituel du colonialisme français ne sont que les deux faces – en apparence opposées – d'une même vision simplificatrice » (p. 198). Bel hommage au père de Foucauld donc, mais aussi magnifique leçon de rigueur et d'honnêteté de la part d'un universitaire qui a coiffé la double casquette de l'ethnologue et de l'historien pour revisiter la conquête du Sahara. Cette approche en fait un ouvrage indispensable, en ce qu'il aide à comprendre la complexité des rapports humains dans les deux camps, au Sahara en particulier, mais aussi dans le cadre de la conquête coloniale en général.

\*Extrait d'une lettre du 3 juillet 1904 (cf. Charles de Foucauld, « *Cette chère dernière place* ». *Lettres à mes frères de la Trappe*, correspondance inédite éd. par A. Robert, Paris, Le Cerf, 1991 : 81).